

TROP DOUX POUR LUI



Le petit Georges. — Dis, maman, je voudrais bien savoir pourquoi madame Lapointe dit que papa est un poisson ?

La mère. — C'est parce qu'il boit beaucoup, mon enfant.

Le petit Georges. — Oui, mais il ne boit jamais d'eau.

QUATRE SONNETS TRISTES

I

Fais mouvoir, cher petit Lutin,
Soit qu'on te brusque ou te drolote
Tour à tour câlin ou despote,
Les ficelles de ton pantin.

Bientôt détraquée et vieillotte,
C'est l'inéluctable destin,
Du chiffonnier, un beau matin,
L'amusette ira dans la hotte !

Par de plus fortes mains aussi,
Tu seras tiré sans merci
Dans la bataille journalière,

Et ramassé sur le carreau
Tu finiras au tombereau
De la Mort, grande chiffonnière !

II

L'œil encore plein de douleur
Je les vois passer ballantes
Les rosses sanguinolentes
Qu'on traîne à l'équarisseur !

Je les vois les files lentes
Des morts suivis sans ferveur
Egrenant dans le malheur
Les foules indifférentes !

Même sort, même fin ! L'homme
Avec la bête de somme
Arrivent au trou dernier !

Tout se faisant : tout passe !
Pourriture à la surface
Et pourriture au charnier !

III

Sereines les bonnes mères
Dont la vie est dévouement,
Jusqu'à la fin, lentement,
Gravissent de durs calvaires :

Elles s'en vont renfermant
Leurs désirs dans des suaires,
Egrenant les longs rosaires
De leur désenchantement !

Et leur existence coule
Calme, sans rides, sans houle,
Et leurs rêves, tristement,

Ainsi qu'une vapeur grise
Dans leurs cieux que rien n'irise
Errent éternellement !

IV

On nait, on lutte, on s'use
Et le front dans la main,
On demande à demain
Ce qu'aujourd'hui refuse !

Sur sa poigne on s'abuse,
On se raidit en vain !
Le courant va bon train,
On passe sous l'écluse !

Boursoufflés ou broyés,
Verdâtres, les noyés,
Au fil de l'eau dérivent ;

Place aux repus, aux forts
Car ceux-là seuls survivent
Qui s'engraissent des morts !

ALBERT SAURET.

La légende du ministre qui avait de bonnes intentions

Il venait d'être nommé, il s'en allait à son ministère, plein d'une noble ardeur, chaud de bonnes intentions et se disant : " Je veux tout bouleverser, changer, modifier, économiser. Je veux qu'à me voir à l'œuvre, on s'écrie : " AH ! VOICI AU MOINS UN HOMME TOUT NEUF QUI NE FAIT PAS COMME LES AUTRES !!! "

Ce disant, il arrive à l'hôtel de son ministère, dont il ne connaît pas le plus mince escalier ni le plus petit couloir.

— Hé ! l'homme ! où allez vous donc ? On ne chante pas dans la cour, lui crie le concierge.

— Je suis le ministre, répondit-il fièrement sans même se retourner.

— Tiens, c'est le nouveau ! dit le portier à sa femme sans plus s'inquiéter, car il sait ce qui va arriver.

Effectivement, après s'être perdu dans les couloirs et les escaliers, il descend au bout d'un quart d'heure à la loge :

— Pardon, je me suis égaré, je ne puis parvenir à trouver mon cabinet.

— Ah ! bon, connu ! Le petit va vous conduire. Dodophe, viens ici.

Tu vas vite mener monsieur le ministre à Thomas et tu le lui recommanderas bien de ma part.

* *

Thomas est le doyen des garçons de bureau. Pour lui, l'hôtel du ministère n'est plus qu'un simple *hôtel garni*. Il a vu passer bien des locataires, dont quelques-uns n'ont fait que *loger à la nuit*.

Thomas reçoit le ministre des mains de Dodophe et le déballe :

— Ah ! j'attendais monsieur plus tôt. L'autre *voyageur* est parti d'hier et j'ai eu le temps de donner de l'air à la chambre. Voici le bureau de monsieur, le crachoir est à droite. Si monsieur désire un rond de siège, j'enverrai au garde-meuble.

Le ministre, qui ignore toutes les petites habitudes et les infinis détails du métier, écoute Thomas et veut l'interroger adroitement.

— Il y a longtemps que vous êtes employé dans ce ministère ?

— Il y a cent soixante-deux ministres... environ trente-huit ans. Ah ! j'ai vu déjà passer pas mal de *baigneurs* ! Est-ce que monsieur vient pour l'estomac ou la poitrine ? J'ai connu beaucoup de ces messieurs, qui, après avoir fait ici une ou deux *saisons*, s'en allaient plus tranquilles finir leur traitement au Sénat.

* *

Après avoir écouté, il songe enfin à faire acte d'autorité.

— Recevez mes ordres, dit-il.

Mais Thomas, dans son empressement, devance les ordres qu'on lui annonce :

— Votre Excellence lira sans doute ses journaux à sept heures du matin... comme faisaient tous ces autres messieurs pour se tenir au courant dès l'aurore.

— Oui, c'est une idée. Soit ! mes journaux le matin... A neuf heures, vous m'apporterez la feuille de présence du personnel.

— Pardon, Excellence. A neuf heures, Votre Excellence préférera sans doute travailler avec son secrétaire général... pour préparer le portefeuille... en cas de conseil.

— C'est juste. Demain, vous porterez l'ordre d'une convocation à tous les chefs du ministère.

— Pardon, Excellence. Demain jeudi est le jour de réception pour les préfets. C'est l'habitude ; ils viennent de loin, on ne peut les refuser.

— Très juste. Alors la convocation aura lieu après demain sans faute.

— Non, non, pardon encore. Après demain, Votre Excellence devra s'occuper des " communiqués " ou des procès à faire aux journaux. C'est une habitude prise.

— Mais j'entends accorder à la presse la plus extrême liberté ? s'écrie avec une parfaite sincérité le nouveau venu.

— Oui, oui, je sais... MM. un tel et un tel étaient dans des dispositions pareilles... A l'un, la maladie a passé parce qu'un journal a affirmé qu'il avait les genoux cagneux... Quant à l'autre, il est devenu d'une

ABSOLUMENT SURE



Mr Dulc. — Êtes-vous absolument sûre que Mlle Lamode n'y est pas ?

La servante. — Absolument sûre ! Je perdrais ma situation si je ne l'étais pas.